Tektab Alayya



Roman inspiré de faits réels

Hossam Nageeb

Tektab Alayya

Roman inspiré de faits réels

Hossam Nageeb

TRADUCTION LITTÉRAIRE FRANÇAISE

MANUSCRIT • 2026

Tektab Alayya

Hossam Nageeb

Première édition — octobre 2026, Maroc

© 2026 Hossam Nageeb. Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, conservée dans un système de recherche documentaire ou transmise sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, conformément à la législation en vigueur.

Ce roman s'inspire d'événements réels. Certains faits ont fait l'objet d'une reconstitution romanesque.

À Lubna

À cette petite fille qui portait en elle des questions trop grandes pour son âge et qui, de la douleur, a fait naître une femme forte.

À toi…

Cette histoire, et tout ce que ses lignes renferment d'amour, d'absence, de patience et d'espoir.

À toi, et à toutes les femmes qui ont choisi la vie malgré tout.

Hossam Nageeb

Maroc, octobre 2026

Sommaire

Prologue — Les lettres restées fermées
01 Celle qui venait de Fès
02 La femme qui avait prononcé le mot « diamants »
03 La porte qui s'ouvrit au Liberia
04 Il ne resta que les vêtements
05 Deux mois, pas davantage
06 « Enlève tes affaires d'école »
07 « La tristesse reste dehors »
08 « Où est la jeune fille qui t'accompagnait ? »
09 Salah part au Liberia
10 Quatre jours
11 La condition
12 Face à Adel
13 Le couvre-feu
14 « Ferme la boutique »
15 Maadi
16 Les lumières sont encore allumées
17 « Je suis venue, puis je suis repartie »
18 « Fais-moi revenir »
19 Le retour
20 Plus précieuse que les diamants

PROLOGUE

Les lettres restées fermées

Lubna avait environ quatorze ans lorsqu'elle apprit qu'un homme était revenu du Liberia et qu'il connaissait Adel.

Elle n'en savait pas davantage. Elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

Depuis des années, le nom de ce pays se confondait pour elle avec une seule question : *Où est mon père ?*

On lui dit que l'homme parlait davantage français qu'arabe. Elle s'assit pour apprendre une courte phrase, comme un enfant mémorise un mot de passe. Elle la répéta jusqu'à être certaine de ne pas l'oublier, puis partit le trouver.

Il se tenait devant elle. Lorsqu'il entendit le nom d'Adel, il baissa légèrement ses lunettes. Avec les quelques mots de français qu'elle possédait, elle lui demanda s'il connaissait son père.

Il examina son visage.

— Tu es la fille d'Adel ?

Elle hocha la tête.

Son regard changea. Il ne prononça pas les mots qu'elle attendait.

— Oublie ton père… Lui, il vous a oubliés.

Elle resta debout, sans bouger.

Il lui expliqua qu'au Liberia, lorsqu'il avait vu Adel, celui-ci avait des lettres de sa famille. Des enveloppes venues du Maroc, demeurées fermées.

Nul besoin d'en dire davantage.

Lubna était venue chercher une nouvelle qui la rassurerait. Elle repartait avec une question plus vaste que toutes les nouvelles :

comment un père pouvait-il garder les lettres de ses enfants sans même les ouvrir ?

L'homme observa son visage. Il lui demanda si elle travaillait. Elle répondit non d'un signe de tête.

Il possédait une boutique d'or et de bijoux. Il lui proposa de venir le voir.

En s'éloignant, elle ignorait que cet homme, auquel elle était venue demander des nouvelles de son père, venait presque dans la même phrase de lui ouvrir la porte du monde de l'or.

Ce monde où Adel était parti chercher des diamants, au cœur de l'Afrique, il allait lui aussi y entrer, mais par le chemin emprunté par sa fille.

CHAPITRE 1

Celle qui venait de Fès

Oum Kalthoum avait quitté Fès pour rendre visite à des proches à Casablanca.

Ce voyage ne devait pas changer sa vie. Une simple visite familiale, dans une maison dont Adel occupait un appartement, ou peut-être un étage voisin. C'était un jeune homme du quartier, coiffeur de métier, que tout le monde connaissait.

Il l'aperçut.

Il n'y eut entre eux ni longue histoire d'amour ni correspondance secrète. Il revint voir sa mère et lui dit simplement :

— C'est elle que je veux épouser.

Et leur histoire commença ainsi.

• • •

Adel était habile de ses mains. Il n'était pas de ces coiffeurs qui attendent leur clientèle, assis devant un fauteuil vide : il savait faire de son salon un lieu où l'on avait envie de revenir. Peu à peu, il se fit un nom, ouvrit des salons pour hommes et pour femmes, et construisit une existence qui, de l'extérieur, semblait stable.

Salah naquit le premier, puis Lubna. D'autres enfants vinrent agrandir la famille : Samir, Charaf, Ahmed et Mounir.

Mais Lubna occupait une place à part dans le cœur de son père.

C'était l'enfant choyée d'Adel.

Lorsqu'il prenait sa voiture, elle voulait s'asseoir à côté de lui. Lorsqu'il allait au cinéma, il trouvait toujours le moyen de

l'emmener. Plus tard, quand elle grandit et se mit à aimer les vêtements courts, Oum Kalthoum protesta :

— Ces habits sont beaucoup trop courts !

Et Adel répondait :

— Laisse la petite porter ce qui lui plaît.

Oum Kalthoum le regardait avec colère, tandis que Lubna s'éloignait, victorieuse, un petit sourire aux lèvres.

Adel veillait également à l'élégance de Salah. Parfois, il lui nouait un nœud papillon et l'emmenait au salon comme s'il avait voulu montrer son fils aux clients avant même de leur montrer son travail.

— Regardez mon garçon !

En ces années-là, la présence du père se nichait dans les détails. Voilà pourquoi son absence, plus tard, allait peser si lourd.

• • •

Le mariage d'Adel et d'Oum Kalthoum n'était pas paisible.

Elle affrontait les conflits de front, s'emportait rapidement et cédait rarement. Au cours de certaines disputes, elle allait jusqu'à le frapper. Adel, si assuré devant ses clients et dans son travail, était à la maison moins capable de lui tenir tête qu'on aurait pu le croire.

Bien des années plus tard, en évoquant cette époque, il raconterait qu'Oum Kalthoum avait parfois cessé de lui préparer ses repas pendant leurs querelles. Il avait commencé à manger dehors. Puis étaient venues les soirées, les amis et d'autres femmes.

Telle était son explication, non une justification de ses actes.

Il eut une autre relation, dont naquit un enfant hors mariage.

L'atmosphère familiale se chargea de tensions. Dans le même temps, les impôts impayés des salons s'accumulaient.

La réussite visible aux yeux de tous ne signifiait pas que les comptes étaient en ordre. Chaque mois de retard rendait le danger plus grand. Le mot *prison* commença à se glisser dans les conversations.

• • •

À cette époque, une cliente marocaine se rendait régulièrement au Liberia. Elle y connaissait des commerçants libanais.

Devant Adel, elle parlait de ce pays lointain, des possibilités qu'il offrait et de petites pierres susceptibles de valoir davantage que tout ce qu'il voyait dans ses salons.

— Les diamants.

Il entendit ce mot plus d'une fois.

Il posa des questions, puis d'autres encore.

Que fallait-il pour s'installer là-bas ? Combien pouvait-on gagner ? Était-ce vraiment possible ?

Il ne connaissait pas le Liberia. Il ignorait même les formalités nécessaires pour y entrer.

Mais une chose lui était devenue évidente : rester au Maroc, c'était affronter des impôts accumulés, la peur de la prison et une maison où l'on respirait de plus en plus mal.

Là-bas, un seul mot brillait dans son esprit : *diamants*.

Et chaque fois qu'il rentrait, Lubna venait s'asseoir près de lui. Elle ne savait pas encore que son père regardait déjà bien au-delà de la vitre de sa voiture.

CHAPITRE 2

La femme qui avait prononcé le mot « diamants »

L'idée grandit rapidement.

Le Liberia n'était plus une histoire racontée par une cliente au salon. C'était devenu une porte par laquelle Adel pouvait sortir avant que les impôts n'en referment une autre sur lui.

Avant de partir, il s'assit avec son frère, El Mokhtar.

Les salons devaient continuer à fonctionner. Les impôts devaient être payés. Et Oum Kalthoum, avec les enfants, devait recevoir chaque mois une somme fixe.

El Mokhtar lui dit :

— Tes enfants sont mes enfants.

Mounir n'était encore qu'un nourrisson. La maison avait besoin de lait avant d'avoir besoin de promesses, et Adel le savait.

Il confia tout à son frère, persuadé de laisser les siens entre de bonnes mains.

• • •

À la maison, les enfants ne comprenaient pas le départ comme les adultes.

Ils savaient seulement que leur père serait absent.

Lubna connaissait le cinéma. Elle connaissait la place à côté de lui dans la voiture. Elle savait que, lorsqu'il franchissait la porte, elle pouvait attendre son retour.

Avant qu'il ne parte, elle demanda :

— Et qui m'emmènera au cinéma ?

Adel sourit.

— À mon retour, je t'y emmènerai.

— Ne tarde pas ! dit-elle aussitôt.

— Je ne tarderai pas.

C'était une promesse toute simple. Personne, ce jour-là, ne pouvait mesurer le poids qu'elle prendrait.

• • •

Adel partit au Liberia en en sachant moins qu'un homme laissant derrière lui une maison et près de six bouches à nourrir n'aurait dû en savoir.

Il ignorait même qu'il lui fallait un visa.

À son arrivée, tout s'arrêta à la frontière.

Pas de visa. Pas d'entrée.

Ce pays, où il venait chercher une issue à une porte fermée, lui ferma la sienne avant même qu'il puisse y mettre les pieds.

Il tenta de s'expliquer. En vain.

Alors il se souvint de la Marocaine qui, la première, lui avait parlé du Liberia.

Elle fut prévenue. Elle vint.

Elle parla aux personnes qu'il fallait, fit jouer ses relations, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Adel entra au Liberia.

Sans savoir qu'il lui serait, des décennies plus tard, beaucoup plus difficile d'en sortir que d'y entrer.

CHAPITRE 3

La porte qui s'ouvrit au Liberia

La Marocaine ne le laissa pas seul pendant ses premiers jours.

Elle l'aida à se loger et lui présenta certaines de ses connaissances, notamment des négociants libanais installés dans le pays. Comme Adel ne connaissait pas de métier mieux que celui de coiffeur, il reprit ses ciseaux.

Il recommença par un salon.

Encore une fois.

• • •

La femme se rapprocha de lui, puis lui demanda de l'épouser.

Il lui expliqua qu'il était marié et qu'il avait des enfants au Maroc.

Ils ne se marièrent pas.

Adel continua de travailler, de poser des questions, d'apprendre à connaître le pays.

Et une question revenait plus souvent que toutes les autres :

— Où sont les diamants ?

Parfois, les gens riaient de cet homme venu couper les cheveux, qui interrogeait chaque personne approchant de lui sur les pierres précieuses.

Puis, un jour, quelqu'un se présenta avec une petite pierre.

Un diamant.

Il le lui montra.

Adel l'acheta pour une centaine de dollars. Presque le jour même, il réussit à le revendre pour environ mille dollars.

Cent étaient devenus mille.

La transaction avait été brève, mais elle venait d'ouvrir une longue route dans son esprit.

• • •

Il commença à acheter du matériel, à payer des ouvriers, à acquitter les taxes nécessaires à la prospection et aux fouilles, à se rendre dans des régions où, disait-on, il y avait des diamants.

Parfois, il n'y avait rien.

Il creusait. Payait. Attendait.

Puis allait ailleurs.

Mais son premier bénéfice restait gravé dans son esprit comme une preuve irréfutable : si cela s'était produit une fois, cela pouvait se reproduire.

Peu à peu, Adel se détacha des salons et s'attacha à la terre.

• • •

Au Maroc, dans un premier temps, El Mokhtar tint parole.

De l'argent arrivait à la maison. Les salons tournaient. Adel pouvait, semblait-il, rester tranquille.

Puis El Mokhtar changea.

Les sorties nocturnes. L'alcool.

L'argent gagné par les salons n'allait plus là où Adel avait décidé qu'il irait.

Le paiement des impôts prit du retard. Puis l'argent destiné au foyer cessa lui aussi d'arriver à temps.

• • •

El Mokhtar savait ce qu'il faisait. Voilà pourquoi l'ivresse ouvrait en lui une autre porte : celle de la culpabilité.

Certaines nuits, il arrivait chez son frère en titubant et réveillait les enfants :

— Vous avez dîné, les enfants de mon frère ? Allez, debout, venez manger !

Ils le regardaient, encore à moitié endormis.

Ils n'avaient pas nécessairement faim. Mais lui posait la question parce qu'elle lui faisait mal.

L'argent qui aurait dû les nourrir se dissipait dans ses nuits.

Une fois, il fut si ivre qu'il entra dans la salle de bains et ne put en ressortir sans aide. Oum Kalthoum le saisit et l'aida à se relever.

Lubna vit la scène.

Elle la garda en mémoire.

Un homme réveillait les enfants de son frère pour les nourrir, tant sa culpabilité le tourmentait, puis s'endormait dans la salle de bains, tant il avait bu.

• • •

Au Liberia, Adel creusait la terre à la recherche d'une pierre.

Au Maroc, ce qu'il avait laissé derrière lui commençait à s'effondrer, sans qu'il puisse le voir.

CHAPITRE 4

Il ne resta que les vêtements

La maison ne s'écroula pas en un jour.

D'abord, l'argent diminua.

Puis il cessa d'arriver.

Ensuite, il y eut pire.

Les impôts qu'El Mokhtar aurait dû payer s'étaient accumulés au point que les autorités finirent par se présenter dans les salons.

Les comptes anciens demandaient désormais leur dû.

Saisie. Fermeture. Faillite.

• • •

Et les salons ne furent pas les seuls à disparaître.

De cette époque, Lubna ne retint ni montant d'impôt ni document officiel. Elle garda l'image des objets qu'on emportait hors de la maison.

Des meubles familiers. Des choses qui occupaient la même place depuis des années. De petits détails auxquels on n'accorde aucune valeur jusqu'au jour où quelqu'un vient les prendre.

Comme si la maison se vidait de sa mémoire, objet après objet.

À la fin, il ne leur resta presque rien, sinon ce qu'ils portaient sur eux.

Leurs vêtements.

• • •

Ils s'installèrent chez la grand-mère.

La maison était petite. Trop petite pour contenir toute la famille. Pourtant, elle l'accueillit.

Tant de corps dans si peu d'espace.

Mounir était encore un bébé. Le besoin de lait ne connaissait rien à la faillite.

• • •

Un jour, Oum Kalthoum demanda à Lubna d'aller chercher du lait à la pharmacie.

Elle n'avait pas de quoi le payer.

Le pharmacien connaissait la famille. Ils avaient toujours réglé leurs achats.

Sa mère lui dit :

— Dis-lui de le noter sur notre compte. Nous le paierons plus tard.

Cette phrase pesait plus lourd que le prix de la boîte.

Lubna se rendit à la pharmacie. Elle demanda le lait. Puis elle prononça les mots qu'elle n'avait pas l'habitude de dire :

— Nous paierons plus tard.

Le pharmacien lui donna la boîte à crédit.

Ce n'était pas de la charité.

Et c'est précisément cela que Lubna conserva de cette journée : autrefois, ils avaient pu tout régler immédiatement. Désormais, il leur fallait demander un délai pour payer le lait d'un enfant.

• • •

Adel, lui, avait envoyé de l'argent du Liberia par l'intermédiaire d'une banque proche du salon où il travaillait.

Il croyait que cet argent arrivait à sa famille.

Mais il n'était pas parvenu à Oum Kalthoum comme il l'imaginait. Des sommes étaient restées bloquées à la banque.

De temps à autre, il téléphonait aux siens.

Lors d'un appel, Oum Kalthoum ne parvint plus à dissimuler la vérité.

Elle lui dit que l'argent n'arrivait pas. Que les salons étaient perdus. Que la maison n'existait plus. Qu'ils vivaient tous chez la grand-mère.

• • •

Adel revint au Maroc.

Cette fois, ce n'était pas un passant qui lui avait donné des nouvelles : c'était la voix même de son foyer qui l'avait atteint.

Il se rendit à la banque et récupéra les sommes restées en suspens.

Puis il accomplit ce qui lui importait le plus : il fit sortir sa famille de chez la grand-mère.

Il loua une maison plus grande.

Les enfants y entrèrent avec leurs vêtements et les quelques affaires qu'ils avaient conservées.

La maison retrouva l'apparence d'une maison.

Mais Oum Kalthoum n'était pas prête à le voir reprendre sa valise aussi facilement.

Elle regardait son passeport.

Et une décision prenait forme dans son esprit.

CHAPITRE 5

Deux mois, pas davantage

Oum Kalthoum n'attendit pas une occasion pour cacher le passeport d'Adel.

Elle le lui prit devant lui.

Sans détour.

— Tu ne partiras pas.

Il la regarda.

À la maison, Adel n'était pas l'homme qu'il était lorsqu'il négociait avec les ouvriers et les commerçants.

— D'accord, dit-il.

Et il se tut.

• • •

Il demeura près de deux mois au Maroc.

Deux mois durant lesquels ils retrouvèrent quelque chose qui ressemblait à une vie conjugale. Du moins suffisamment pour qu'Adel recommence à parler du Liberia.

Une chance à saisir.

Des diamants.

L'argent qui allait venir.

Une existence nouvelle.

Oum Kalthoum refusait. Il discutait avec elle, puis revenait à la charge.

Il finit par faire renaître en elle l'idée qui, une première fois, lui avait coûté sa maison : peut-être reviendrait-il cette fois avec une fortune capable de réparer tout ce qu'ils avaient perdu.

Finalement, elle lui rendit son passeport.

Il repartit.

• • •

Après son départ, Oum Kalthoum découvrit qu'elle était enceinte.

Sa grossesse n'était pas encore visible lorsqu'Adel se trouvait au Maroc. Elle se révéla alors qu'il était déjà loin.

La peur et la pression étaient trop fortes pour être contenues entre les murs de la maison.

Parfois, elle disait à Lubna :

— Fais-moi sortir un peu. J'étouffe.

Elles marchaient dans la *kissaria*, au milieu des boutiques et des passants.

Une mère et sa fille parmi la foule, tandis que le père vivait sur un autre continent.

• • •

Le moment de l'accouchement arriva.

La sage-femme était présente.

Mais l'enfant naquit sans vie.

La maison ne se transforma pas pour autant en un long discours.

Il y eut le chagrin.

L'enterrement.

Puis la vie reprit son cours, comme elle le fait toujours, exigeant des vivants qu'ils continuent.

• • •

Avec l'absence d'Adel, les difficultés financières revinrent.

La grande maison qu'il avait louée à son retour ne fut pas conservée longtemps. Le loyer dépassait désormais leurs moyens.

Ils déménagèrent de nouveau, cette fois dans une petite maison d'un quartier populaire.

L'espace rétrécissait.

Les enfants grandissaient.

Et les comptes ne permettaient plus à chacun de demeurer un enfant.

• • •

Un matin, Lubna enfila sa tenue d'école. Elle s'apprêtait à sortir.

Oum Kalthoum la regarda.

Puis elle prononça la phrase qui l'accompagnerait toute sa vie :

— Enlève tes affaires d'école.

Lubna s'immobilisa.

Sa mère ajouta :

— Il faut que tu travailles. Laisse tes frères poursuivre leurs études.

Lubna baissa les yeux vers ses vêtements.

Ce matin-là, l'école prit fin pour elle.

CHAPITRE 6

« Enlève tes affaires d'école »

Lubna n'eut pas le temps de pleurer l'école.

Il fallait travailler.

Elle commença dans un établissement qui vendait des plantes ou exerçait une activité liée à l'agriculture. La famille n'avait pas de téléphone à la maison. Pourtant, au travail, on lui demanda de répondre aux appels.

Un jour, on lui dit de composer un numéro.

Elle le fit.

Une voix féminine se fit entendre en français, rapide et tranchante.

Lubna, déconcertée, raccrocha.

Son responsable demanda :

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Elle répondit avec sincérité :

— Une femme a décroché et elle m'a crié dessus !

Il la regarda, puis rappela le numéro. Il écouta.

Tout le monde autour d'elle éclata de rire.

Ce n'était pas une femme en colère. C'était un message enregistré, en français, indiquant que le numéro était incorrect.

Lubna rougit avant de rire avec les autres.

Même dans les années difficiles, la vie lui laissait de petits instants de légèreté.

• • •

Plus tard, elle travailla quelque temps dans un magasin de chaussures.

Un emploi après l'autre.

Aucun ne correspondait vraiment à ce qu'elle désirait. D'ailleurs, elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait devenir.

Elle savait seulement que sa famille avait besoin d'un revenu.

• • •

L'ancienne question, elle, ne la quittait pas.

Adel.

Toute personne venant du Liberia devenait une nouvelle possible. Tout nom pouvait la ramener à son père.

Jusqu'au jour où elle entendit parler d'un homme revenu de là-bas, qui le connaissait.

On lui dit qu'il s'exprimait surtout en français.

Elle s'assit pour apprendre les mots dont elle aurait besoin.

Elle ne voulait lui parler de rien d'autre.

Une seule question :

Connaissez-vous Adel ?

• • •

Elle avait environ quatorze ans lorsqu'elle partit à sa recherche.

Elle n'allait ni demander du travail ni entrer dans le commerce de l'or.

Elle allait interroger un étranger au sujet de son père.

Ce qu'elle entendit lors de leur rencontre allait la poursuivre longtemps.

Pourtant, après lui avoir dit ce qu'il avait à dire, l'homme lui ouvrit une autre porte :

— Viens demain à la boutique.

Lubna repartit en emportant deux choses : une nouvelle douloureuse et une proposition d'emploi.

CHAPITRE 7

« La tristesse reste dehors »

Le lendemain matin, Lubna ne voulait pas avoir l'air d'une adolescente de quatorze ans.

Elle s'habilla en mauve. Elle emprunta un peu de maquillage à une amie et chaussa des talons hauts qui rendaient sa démarche plus lente, mais lui donnaient, croyait-elle, quelques années de plus.

Elle se présenta à la bijouterie.

• • •

Le propriétaire la regarda.

Il connaissait maintenant son histoire. Il savait ce qu'il lui avait dit à propos d'Adel.

Mais il ne l'accueillit pas avec de la pitié.

— La tristesse reste dehors, lui dit-il.

Puis il ajouta :

— Et ce que tu verras ou entendras ici ne doit pas sortir de la boutique.

Elle hocha la tête.

Il l'observa encore et murmura, presque pour lui-même :

— Cette petite ira loin.

• • •

Il ne la plaça pas derrière un bureau.

Elle commença au ras du sol.

Balayer. Nettoyer les vitrines. Laver les toilettes. Exécuter les petites tâches auxquelles personne ne pensait tant qu'elles étaient faites.

Parfois on l'envoyait faire une course. Parfois elle apportait un objet à une adresse voisine.

Et chaque jour, elle voyait l'or de tout près, sans pouvoir le toucher autrement que pour enlever la poussière autour de lui.

• • •

Cela dura près de deux ans.

Mais ce ne furent pas des années vides.

Elle observait.

La manière dont un client entrait.

La façon dont il regardait un bijou avant d'en demander le prix.

La voix du vendeur, qui changeait selon la personne en face de lui.

Et ces moments où un mot valait davantage qu'une réduction.

• • •

Mais le corps avait ses limites.

Un jour, Lubna dit à sa mère qu'elle ne pouvait plus continuer ainsi.

La fatigue pesait plus lourd que le salaire.

Oum Kalthoum se rendit chez le propriétaire. Elle lui parla. Il l'écouta.

Puis il dit :

— Qu'elle revienne demain.

• • •

Le lendemain, Lubna arriva sans savoir s'il comptait se séparer d'elle ou lui alléger la tâche.

Il la fit entrer plus loin dans la boutique. Il désigna un endroit différent du sol, des toilettes et des vitrines.

— Ce bureau est à toi.

Elle regarda le bureau. Puis l'homme.

Elle n'avait pas demandé de promotion. Elle avait simplement dit qu'elle était épuisée.

Mais lui, pendant ces deux années, avait observé autre chose en elle.

C'est de ce bureau que commença l'étape qui la ferait passer du nettoyage de l'or à la compréhension de sa vente.

CHAPITRE 8

« Où est la jeune fille qui t'accompagnait ? »

Le propriétaire n'était pas de ces commerçants qui attendent que les clients viennent jusqu'à eux.

Il savait que certains acheteurs ne mettaient jamais les pieds au marché.

Il fallait aller à leur rencontre.

• • •

Il se rendait dans les palais royaux marocains, ainsi que dans les maisons et résidences de princes du Golfe séjournant au Maroc.

Parfois, il avait rendez-vous.

Parfois, il arrivait sans invitation précise, s'appuyant sur ses relations, son audace et son talent pour ouvrir les portes par la parole.

Il commença à emmener Lubna avec lui.

• • •

Elle n'y allait pas pour rester à l'arrière-plan.

Il lui faisait porter certains bijoux.

Des colliers. Des bracelets. Des diamants.

Puis elle apparaissait devant les clients.

Un bijou porté sur un corps n'est pas le même bijou posé dans un écrin.

Il le savait.

Lubna apprit vite à se tenir, à savoir quand parler et quand laisser la pièce elle-même faire le reste.

• • •

Les visites étaient fructueuses.

Beaucoup de bijoux quittaient les coffrets et n'y revenaient pas.

Le propriétaire comprenait que la présence de Lubna faisait désormais partie de la présentation, bien davantage que celle d'une simple accompagnatrice.

Mais il n'en mesura la véritable importance que le jour où il partit sans elle.

Il se présenta chez un prince avec à peu près les mêmes marchandises.

Le prince contempla les bijoux, puis leva les yeux vers lui.

— Où est la jeune fille qui t'accompagnait ?

L'homme expliqua qu'elle n'était pas venue cette fois.

Le prince répondit sèchement :

— Alors, tu peux partir.

Il repartit sans avoir rien vendu.

• • •

À son retour, Lubna n'eut pas besoin de demander si la visite s'était bien passée.

Elle le lut sur son visage.

Il lui raconta ce qui s'était produit.

Pour la première fois, elle comprit clairement que sa présence n'était plus un simple détail.

• • •

Dans les palais, elle apprit ce qu'elle n'aurait jamais appris en nettoyant les vitrines.

Comment présenter un bijou avant même d'en annoncer le prix.

Comment comprendre la personne à laquelle on s'adresse.

Comment la présence d'un être humain peut accroître la valeur de ce qu'il propose.

Et, de temps à autre, une petite idée lui rendait visite :

Si je suis capable de vendre tout cela pour quelqu'un d'autre… et si, un jour, je le vendais pour moi ?

CHAPITRE 9

Salah part au Liberia

Salah était l'aîné des enfants d'Adel.

Le premier à avoir grandi assez pour se souvenir de la vie d'avant.

Il se rappelait les salons, ses petits vêtements élégants, le nœud papillon qu'Adel aimait tant lui faire porter.

Puis il se souvenait de ce qui avait suivi.

L'absence.

La faillite.

La maison de la grand-mère.

• • •

Salah grandit et termina ses études au Maroc.

Il se mit à chercher un emploi qui lui conviendrait. Il chercha, attendit, sans trouver l'occasion espérée.

Finalement, le vieux nom revint : *Liberia*.

Son père y vivait.

Et peut-être s'y trouverait-il aussi du travail.

• • •

Il prit contact avec Adel.

Il ne partait pas pour rouvrir le procès du passé.

Il voulait travailler, aider son père et voir de ses propres yeux la vie qu'avait choisie cet homme qui leur avait manqué pendant tant d'années.

Lubna l'aida à préparer son voyage.

Tandis qu'elle se faisait une place dans le commerce de l'or, son frère aîné empruntait la route que leur père avait prise avant lui.

• • •

Salah arriva au Liberia.

Il retrouva Adel.

Et une réalité bien moins étincelante que les images que le mot *diamant* fait naître dans l'esprit de ceux qui l'entendent de loin.

Pas de palais.

Pas de fortune qui n'attendrait qu'eux.

Du travail. Des mines. Des tentatives. Des occasions qui réussissaient une fois et échouaient dix autres.

• • •

Salah vécut et travailla auprès de son père.

Cette proximité lui révéla ce que la famille restée au Maroc ne pouvait pas voir.

Adel demandait des nouvelles de ses enfants.

Ils lui manquaient.

Parfois, il pleurait.

Certains visiteurs venus du Maroc lui assuraient que sa famille allait très bien, que ses enfants menaient une excellente vie et possédaient peut-être même des voitures.

Il les croyait, ou voulait les croire.

Non que la vérité lui fût indifférente, mais parce qu'il était plus facile d'être rassuré que de regarder en face le prix de son absence.

• • •

Salah ne ressortit pas de cette expérience avec un jugement unique sur son père.

Il avait vu un homme qui avait manqué à sa famille et qui, dans le même temps, éprouvait pour elle une véritable nostalgie.

Il avait vu la contradiction de l'intérieur.

Pour Lubna, la présence de Salah auprès d'Adel changea quelque chose.

Son père ne se trouvait plus sur un continent où elle ne connaissait personne.

Son frère était là-bas. Il le voyait. Il travaillait avec lui. Il pouvait lui dire comment il allait.

• • •

Au Maroc, tandis que Salah commençait une nouvelle vie aux côtés de leur père, Lubna marchait un jour dans une rue proche de son lieu de travail.

Elle aperçut une petite boutique à vendre.

Elle s'arrêta, nota le numéro et téléphona.

Quelques minutes plus tard, elle avait rendez-vous avec le propriétaire pour quatre jours après.

Elle raccrocha.

Alors une question se présenta, à laquelle elle n'avait pas songé avant de prendre cet engagement :

Où trouverait-elle l'argent ?

CHAPITRE 10

Quatre jours

Ce jour-là, Lubna ne cherchait pas de boutique.

Elle marchait dans une rue voisine lorsqu'elle remarqua un petit local à vendre.

Il n'avait rien de luxueux. Mais à ses yeux, il cessa aussitôt d'être vide. Elle imagina de l'or derrière les vitrines, des clients entrant dans le magasin, et elle-même à l'intérieur, non plus employée de quelqu'un, mais maîtresse des lieux.

Elle obtint le numéro du propriétaire et l'appela.

Ils parlèrent du prix, puis convinrent de conclure la vente quatre jours plus tard.

Elle raccrocha.

La réalité la rattrapa.

— Mais où vais-je trouver tout cet argent ?

• • •

Elle aurait pu rappeler et s'excuser.

Mais, dans son esprit, la boutique lui appartenait déjà, avant même de lui appartenir sur le papier.

Elle passa en revue les noms des gens qu'elle connaissait.

Elle décida de ne dire à personne pourquoi elle avait besoin d'argent.

Elle ne voulait ni conseils ni entendre quelqu'un lui dire que son idée était trop grande pour elle.

Elle voulait seulement emprunter, et rembourser.

Elle alla d'une personne à l'autre.

— J'ai besoin d'une somme d'argent.

— Pourquoi ?

— J'ai quelque chose à régler.

Une petite somme ici. Une autre, plus importante, là-bas.

Le premier soir, le total ne suffisait pas. Le deuxième jour, elle se rapprocha du but. Le troisième, il manquait encore une part qui l'effrayait.

Puis vint le quatrième jour.

Elle compta l'argent une fois. Puis une deuxième.

La somme était complète.

• • •

Elle se rendit au rendez-vous et acheta la boutique.

Lorsqu'elle y entra, désormais propriétaire, elle resta quelques instants à contempler les murs.

La première fois, elle avait été une femme devant un local à vendre.

À présent, il était à elle.

Mais une autre évidence s'imposa vite : la boutique était vide.

Elle avait acheté les murs. Il ne lui restait pratiquement rien pour garnir les vitrines d'une bijouterie.

• • •

L'homme auprès duquel elle avait commencé revint alors dans sa vie.

Le bijoutier qui l'avait connue à quatorze ans, depuis les sols qu'elle lavait jusqu'aux palais qu'elle visitait.

Il apprit qu'elle avait acheté son propre local.

Il ne lui barra pas la route.

Il l'aida en lui confiant de l'or et des marchandises grâce auxquels elle pourrait commencer.

Lubna disposa les bijoux derrière les vitrines.

L'image d'une jeune fille nettoyant la vitrine du magasin d'un autre traversa son esprit.

Cette fois, elle se tenait de l'autre côté du verre.

Elle ouvrit la porte.

Le travail commença.

Chaque pièce vendue se partageait entre plusieurs obligations : l'achat de nouveaux bijoux, les dépenses et les dettes à rembourser.

Un par un, elle rendit aux gens l'argent qu'ils lui avaient prêté.

Quatre jours après un accord qui paraissait impossible, la clé était dans sa main.

Pour la première fois, elle n'avait pas besoin d'attendre que quelqu'un lui dise :

— Ce bureau est à toi.

Elle pouvait regarder le magasin tout entier et dire :

— Cette boutique est à moi.

CHAPITRE II

La condition

La boutique trouva son propre rythme.

Le matin, Lubna ouvrait la porte, disposait l'or, vérifiait les comptes. Le soir, elle fermait en sachant que ce qui avait commencé par des emprunts réunis en quatre jours tenait désormais debout.

C'est au milieu de cette vie qu'un homme apparut.

Un pilote de ligne marocain.

Il se montra sérieux. Avec le temps, il devint évident qu'il souhaitait l'épouser.

• • •

Lubna n'était pas une jeune fille qui attendait le mariage pour commencer à vivre.

Sa vie avait déjà commencé.

Elle avait son travail, sa boutique et ses responsabilités.

Lorsque la conversation prit le chemin des fiançailles, elle posa sa condition :

— Il faut que tu demandes ma main à mon père.

Il la regarda.

— Ton père est au Liberia.

— Je sais.

— Alors ?

— Nous irons le voir.

• • •

Cette condition ne concernait pas seulement le mariage.

Au fond d'elle vivait toujours l'enfant qui avait attendu son père pendant des années, puis interrogé un inconnu revenu du Liberia, avant que son frère ne parte vivre là-bas auprès de lui.

Maintenant, elle pouvait le rejoindre elle-même.

À mesure que le voyage approchait, les questions s'agitaient en elle.

Lui ferait-elle des reproches ?

L'interrogerait-elle sur les lettres ?

Ou toutes ces questions s'effaceraient-elles dès qu'il serait devant elle ?

• • •

Elle organisa les affaires de sa boutique avant de partir.

Elle n'était pas de celles qui abandonnent derrière elles ce qu'elles ont construit pour y réfléchir seulement ensuite.

Oum Kalthoum, elle, savait que sa fille allait retrouver l'homme dont elle avait un jour confisqué le passeport pour l'empêcher de partir.

Mais Lubna n'était plus une enfant qu'on pouvait tenir éloignée de son père.

Le jour du départ arriva.

Elle laissa sa boutique derrière elle et prit sa valise.

Elle ne savait pas si le pilote deviendrait son mari.

Mais elle savait qu'elle n'aurait plus à demander à personne :

— As-tu vu mon père ?

Cette fois, elle le verrait de ses propres yeux.

CHAPITRE 12

Face à Adel

Pendant tout le trajet, Lubna savait où elle allait sans savoir ce qui l'attendait à l'arrivée.

Dans son enfance, le Liberia avait toujours été un nom attaché à l'absence. Il devenait à présent un pays réel sous ses pieds.

L'homme qui souhaitait l'épouser l'accompagnait. Mais à mesure qu'approchait la rencontre avec Adel, la question du mariage prenait moins de place dans son esprit.

• • •

Lorsqu'elle le vit, les années semblèrent s'arrêter un instant.

C'était Adel.

Il n'était plus tout à fait l'image qu'elle avait conservée, pas plus qu'elle n'était la petite fille qu'il avait laissée derrière lui.

Elle se tint devant lui, porteuse de questions préparées pendant des années, sans savoir laquelle prononcer.

Comment commencer ?

Par un reproche ? Une étreinte ?

Ou un seul mot ?

— Papa.

• • •

Elle découvrit sa vie là-bas.

Elle ne trouva ni fortune fabuleuse ni homme capable de transformer en or tout ce qu'il touchait.

Elle trouva un homme qui avait passé des années à poursuivre un rêve demeuré, toujours, un peu plus grand que ce qu'il avait obtenu.

Elle comprit qu'Adel n'avait pas vécu toutes ces années dans la victoire. Mais elle comprit aussi qu'il n'avait jamais su abandonner son rêve.

Il devenait alors plus difficile de le juger. Pas plus facile.

Elle savait par Salah qu'il demandait des nouvelles de ses enfants, qu'ils lui manquaient et qu'il lui arrivait de pleurer.

L'amour n'avait pas empêché le mal.

Et le mal n'avait pas effacé l'amour.

• • •

Vint ensuite la raison officielle de leur visite.

Le pilote s'assit devant Adel et lui demanda la main de sa fille.

Lubna rendit à son père, ne fût-ce qu'un instant, un rôle dont il avait été absent si longtemps : celui du père auquel un homme vient demander sa fille en mariage.

Adel n'avait pas été là quand elle avait quitté l'école, commencé à travailler, découvert le commerce de l'or ou acheté sa boutique.

Mais celle qui se tenait maintenant devant lui était une femme qui avait déjà construit sa vie, non une enfant venue le supplier de rentrer.

• • •

La visite prit fin et Lubna retourna au Maroc.

Les fiançailles n'aboutirent pas au mariage. Son histoire avec le pilote s'acheva.

Pourtant, le voyage n'avait pas été un échec.

Cet homme n'était pas devenu son mari.

Mais ce qui l'avait conduite au Liberia avait bien eu lieu : elle avait revu son père.

Dès lors, le Liberia ne fut plus seulement une énigme. Et la vieille question n'était plus : *Où est papa ?*

Elle était devenue : *Que peut-il encore exister entre nous, désormais ?*

CHAPITRE 13

Le couvre-feu

Salah ne resta pas éternellement aux côtés d'Adel au Liberia, du moins pas de la même manière.

La proximité née d'une possibilité de travail avait aussi révélé leurs désaccords.

Salah avait grandi et se faisait ses propres opinions. Adel, lui, avait pris l'habitude de vivre selon ce qu'il jugeait juste.

Des frictions apparurent.

• • •

Par le salon d'Adel, Salah avait rencontré plusieurs connaissances de son père liées à l'ambassade des États-Unis.

Il leur parla en secret de son projet d'émigrer en Amérique.

Sa demande était claire :

— Ne dites rien à mon père avant mon départ.

Les démarches commencèrent à l'insu d'Adel.

Puis arriva le jour où Salah quitta le Liberia pour les États-Unis sans l'avoir prévenu.

• • •

Pour Adel, ce fut un choc.

Son fils, qui vivait avec lui et l'aidait, avait soudain disparu de son quotidien.

Il apprit ensuite, par ses amis de l'ambassade, que Salah avait organisé son départ avec eux et leur avait demandé le silence.

Pendant un instant, Adel se retrouva de l'autre côté de l'absence.

Quelqu'un qu'il aimait était parti chercher une chance ailleurs, ne lui laissant la nouvelle qu'une fois déjà loin.

• • •

Salah commença sa vie en Amérique.

Puis vinrent des nouvelles de troubles au Liberia.

Quels que soient les désaccords avec son père, il ne pouvait apprendre qu'Adel était en danger et rester à distance.

Il revint.

Et découvrit avec surprise que Lubna, venue du Maroc, avait pris la même décision.

Elle aussi avait entendu parler des événements et était partie à la recherche de son père.

• • •

Ils ne le trouvèrent pas là où ils pensaient le voir.

Ils posèrent des questions jusqu'à apprendre qu'il était près des mines.

Ils s'y rendirent.

Adel leva les yeux. Il aperçut Salah, puis Lubna.

Son visage changea.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle répondit simplement :

— J'ai eu peur pour toi.

Il la regarda un instant, puis se tourna vers Salah.

— Il faut qu'elle parte. Emmène-la à l'aéroport.

• • •

Ils repartirent aussitôt.

Ils ignoraient que le couvre-feu avait déjà commencé.

La route, qui leur avait d'abord semblé n'être qu'un trajet vers l'aéroport, devint un danger à ciel ouvert.

Un groupe armé les arrêta.

On leur demanda pourquoi ils circulaient dehors.

Salah expliqua que sa sœur devait rejoindre l'aéroport.

Les mots ne suffirent pas.

La tension monta.

Salah sortit l'argent qu'il avait sur lui. Il leur donna presque tout.

Les hommes prirent l'argent et les laissèrent passer.

• • •

Il l'accompagna jusqu'à l'aéroport.

— Fais attention à toi, lui dit-elle.

Puis elle entra.

Cette fois, c'était elle qui quittait le Liberia, tandis qu'Adel et Salah y restaient.

Elle emportait une nouvelle image de ce pays : son père près des mines, son frère livrant son argent à des hommes armés, une route vers l'aéroport sur laquelle ils avaient ignoré qu'un couvre-feu était en vigueur.

Et en elle demeurait une certitude : quelle que fût sa colère contre Adel, il suffisait qu'elle le sache en danger pour qu'elle se mette en route vers lui.

CHAPITRE 14

« Ferme la boutique »

Lubna revint du Liberia au Maroc, auprès de sa boutique.

Le local qu'elle avait acheté grâce à l'argent rassemblé en quatre jours avait désormais sa clientèle, son nom et ses habitudes. Elle achetait, vendait, tenait ses comptes et prenait ses décisions. Si elle se trompait, elle assumait ses erreurs. Si elle réussissait, elle savait que cette réussite était la sienne.

Un nouvel homme entra alors dans sa vie.

Un Marocain occupant un poste de direction important au sein d'une société internationale au Moyen-Orient.

Leur relation devint sérieuse, puis ils parlèrent de mariage.

• • •

Lubna abordait cette union avec une vie déjà construite.

Mais l'homme en avait une autre idée.

Il lui expliqua que se marier signifiait cesser de travailler.

Fermer la boutique.

Trois mots seulement :

— Ferme la boutique.

Derrière ces mots, pourtant, il y avait des années entières.

• • •

Ils en parlèrent, se disputèrent. La condition revenait.

Plus d'une fois, Lubna se demanda :

— Qu'est-ce que je dois choisir ?

Mais une autre image de l'avenir s'offrait à elle : un mari, une maison, une famille, une vie nouvelle.

Finalement, elle choisit le mariage.

• • •

Le dernier jour à la boutique arriva.

Elle entra le matin et ouvrit la porte comme elle l'avait fait des centaines de fois.

La même clé.

La même vitrine.

Mais chaque geste portait désormais un mot : *dernier*.

Elle s'approcha d'un bijou, le redressa par habitude, puis s'arrêta.

Demain, elle ne serait plus là.

• • •

À la fin de la journée, elle se tint devant la vitrine.

Elle aperçut son reflet, et se revit à l'âge où elle était entrée dans une bijouterie pour la première fois, vêtue de mauve, maquillée avec les produits empruntés à une amie et perchée sur des talons destinés à la faire paraître plus âgée.

Puis elle revit cette même enfant nettoyant la vitrine du magasin d'un autre.

Il lui avait fallu des années pour passer de l'autre côté du verre.

Et voilà qu'elle s'apprêtait à le quitter de son plein gré.

• • •

Elle éteignit les lumières l'une après l'autre.

Elle sortit.

Elle glissa la clé dans la serrure.

Sa main hésita un instant.

Puis elle tourna le verrou.

Clac.

Un son minuscule pour la fin de quelque chose d'immense.

La clé resta un moment dans sa main avant qu'elle ne la range dans son sac.

Elle ne pleura pas.

Elle s'efforçait de se persuader qu'elle ne détruisait pas ce qu'elle avait construit, mais choisissait simplement un autre commencement.

Elle se maria ensuite et partit vivre en Égypte avec son époux.

CHAPITRE 15

Maadi

Le Caire ne fut pas hostile à Lubna.

À Maadi, elle se construisit une existence.

Une maison, trois enfants, leurs écoles, un club, des amis.

Son mari marocain dirigeait la région égyptienne d'une entreprise internationale. Il voyageait beaucoup et entretenait un vaste réseau de relations parmi les hommes d'affaires et des personnalités de milieux variés.

Vue de l'extérieur, leur vie paraissait bien ordonnée.

• • •

Mais son mari s'absentait souvent.

Le travail expliquait certaines absences, pas toutes.

Avec le temps, Lubna comprit qu'il y avait d'autres femmes dans sa vie.

Elle ne laissa pas son quotidien tourner autour de ses départs.

Elle avait ses enfants.

Leurs écoles, leurs devoirs, leurs horaires, tous ces détails auxquels elle voulait être présente parce qu'elle savait ce que l'absence d'un parent peut faire à un enfant.

• • •

Une fois les enfants partis en classe, une autre partie de sa journée commençait.

Maadi.

Le club.

Les amitiés.

Peu à peu, elle fréquenta des Marocains vivant au Caire, parmi lesquels des visages connus et des artistes issus de la communauté artistique marocaine établie en Égypte.

Au cours de ces rencontres, elle n'était plus « Madame la femme du directeur régional ».

Elle était Lubna.

Un jour, une amie lui dit :

— Le Caire t'a vraiment adoptée !

Elle éclata de rire :

— Un petit peu seulement. Le Maroc restera toujours le Maroc.

— Mais Maadi te plaît.

Lubna regarda autour d'elle.

— Ici, je peux respirer.

• • •

À la maison, en revanche, l'espace semblait se resserrer.

Son mari aimait tout contrôler.

Il avait son avis sur les endroits où elle allait, les personnes qu'elle fréquentait, celles qu'elle devait connaître.

Un jour, il lui dit :

— Je n'aime pas cette amie à toi.

— Pourquoi ?

— Je ne me sens pas à l'aise avec elle.

— Ce n'est pas toi qui passes du temps avec elle. C'est moi.

— Je suis ton mari.

Elle répondit :

— Je le sais. Mais cela ne veut pas dire que tu doives tout choisir à ma place.

. . .

À mesure que ses absences se multipliaient, le nom de sa secrétaire revenait de plus en plus souvent.

Au début, cela semblait normal : le bureau, les rendez-vous, les voyages.

Puis son nom commença à surgir en dehors du travail.

Lubna le confronta :

— Ta secrétaire prend beaucoup trop de place dans ta vie.

— Elle travaille avec moi. C'est normal.

— On voit très bien ce qui est normal et ce qui ne l'est pas.

Lubna n'était pas aveugle. Mais elle était aussi la mère de trois enfants. On ne défait pas une famille sur un coup de colère.

Elle continua donc à peser ce qui l'entourait.

Les enfants.

L'école.

La stabilité.

Et sa propre vie.

Lui, pourtant, poursuivit son éloignement, jusqu'au moment où la secrétaire ne fut plus seulement une femme gravitant à la périphérie de leur foyer.

CHAPITRE 16

Les lumières sont encore allumées

La vérité n'exigeait pas de longues explications.

Le mari de Lubna n'entretenait plus seulement une liaison avec sa secrétaire.

Il l'avait épousée.

Il avait désormais un autre foyer.

• • •

Lubna lui demanda des comptes.

— Alors, tu t'es remarié ?

Il ne nia pas.

Il commença à se justifier. Elle attendit qu'il ait terminé, puis dit :

— Alors, va-t'en.

— Quoi ?

— Va dans ton autre maison. Tu ne resteras plus ici.

— Lubna, laisse-nous en discuter.

— Il n'y a plus rien à discuter. Tu as fait ton choix. Moi aussi, je vais faire le mien.

Il quitta la maison.

• • •

Lubna resta avec les enfants. L'école, les devoirs et la vie quotidienne continuèrent.

Mais son mari, malgré son départ, semblait toujours connaître des détails qu'il n'aurait pas dû connaître.

Un endroit où elle était allée. Un rendez-vous. Une visite.

La domestique était restée à la maison et le chauffeur continuait de l'accompagner dans ses déplacements.

Elle comprit que les informations passaient par eux.

Elle ne transforma pas la situation en guerre.

Elle se fixa un objectif plus important : quitter l'Égypte.

• • •

Elle demanda l'aide de personnes en qui elle avait confiance.

Elle organisa son départ sans bruit.

Les enfants viendraient avec elle. Ce point n'était pas négociable.

Le jour venu, elle n'emporta que le nécessaire.

L'un des enfants demanda :

— Maman, on va voyager ?

— Oui.

— Où ça ?

— Au Maroc.

— Tous ensemble ?

Elle le regarda.

— Oui. Tous ensemble.

• • •

Avant de partir, elle laissa les lumières allumées.

La lumière du salon et une autre à l'intérieur.

Juste assez pour donner l'impression que la maison était habitée.

De l'extérieur, quelqu'un qui surveillait les lieux aurait pu croire qu'ils étaient encore là.

Il lui fallait seulement quelques heures.

Elle sortit avec les enfants.

Avec l'aide de ceux qui avaient accepté de l'accompagner, elle atteignit l'aéroport.

Chaque minute qui passait diminuait le risque que quelqu'un ne les ramène à la maison qu'ils venaient de quitter.

• • •

Lorsque l'avion décolla, Le Caire s'étendait sous ses yeux.

Maadi, les écoles, les amis, toutes ces années.

Elle ne fuyait pas une ville.

Elle quittait une vie dont elle ne voulait plus.

Elle regarda ses trois enfants.

Adel était parti un jour en laissant les siens derrière lui.

Elle, elle avait quitté un homme, mais n'avait pas abandonné ses enfants.

Au Caire, pendant quelque temps encore, les lumières de la maison restèrent allumées, faisant croire à une présence qui n'existait déjà plus.

CHAPITRE 17

« Je suis venue, puis je suis repartie »

Lorsque Lubna arriva au Maroc avec ses enfants, elle n'entrait pas tout à fait dans l'inconnu.

Avant de quitter l'Égypte, elle avait préparé une maison pour eux.

Elle ouvrit la porte. Les enfants entrèrent avec leurs valises. Les pièces s'emplirent aussitôt de mouvements.

Elle avait réussi la première chose : ils étaient arrivés.

Restait la question la plus difficile : comment vivraient-ils ?

• • •

Elle retourna à sa boutique.

Les murs étaient toujours là, mais les vitrines étaient vides.

Elle possédait une bijouterie sans posséder d'or.

Une amie qui travaillait dans le même commerce apprit son retour.

Elle vint, contempla les vitrines et demanda :

— Tu veux reprendre ton activité ?

— Oui.

— Et tu as de quoi vendre ?

Lubna secoua la tête.

— J'ai la boutique… mais plus de capital.

Son amie répondit :

— Donne-moi deux jours. Nous allons trouver une solution.

• • •

Deux jours plus tard, elle revint.

Elle n'apportait pas à Lubna une fortune en cadeau.

Elle apportait de quoi recommencer.

De l'or confié en dépôt.

Lubna pourrait le vendre, gagner sa vie et rembourser peu à peu à son amie ce qui lui était dû.

— Travaille, lui dit-elle. Vends, fais du bénéfice et rembourse-moi progressivement.

Lubna demanda :

— Tu as vraiment confiance en moi ?

Son amie sourit.

— Si je n'avais pas confiance, je ne serais pas venue.

Peu à peu, les vitrines se remplirent.

• • •

Après son départ d'Égypte, son mari téléphona, furieux.

— Comment as-tu pu prendre les enfants et partir ?

— Ils sont avec moi.

— Je suis leur père, moi aussi. Tu n'en as pas le droit.

Il se mit à parler de son poste, de ses relations et de ce qu'il était capable de faire.

Elle l'écouta, puis répondit :

— Fais ce que tu veux.

Elle raccrocha.

• • •

Un seul problème la reliait encore à l'Égypte : les dossiers scolaires des enfants.

Sans ces documents, elle ne pouvait pas achever leur inscription au Maroc.

Il lui fallait retourner au Caire.

Cette fois, elle ne l'en informa pas.

Elle contacta une amie égyptienne en qui elle avait confiance.

— Viens chez moi, lui dit celle-ci.

Lubna alla loger chez son amie.

— Deux jours seulement, et je repars auprès des enfants.

Pendant ces deux jours, elle passa d'une école à un bureau, rassembla les dossiers, les signatures et les pièces nécessaires, puis retourna à l'aéroport.

Elle était entrée en Égypte, y avait passé deux nuits, avait terminé ce qu'elle devait faire et était repartie.

Son mari ne s'était aperçu de rien.

• • •

De retour au Maroc, elle l'appela.

— J'ai quelque chose à te dire.

— Quoi ?

— J'étais en Égypte.

Il se tut.

— Quand ?

— J'y ai passé deux jours. J'ai terminé les papiers des enfants et je suis rentrée.

— Tu es venue deux jours et je ne l'ai pas su ?

Elle répondit calmement :

— Je suis venue, j'ai fait ce que j'avais à faire, puis je suis repartie... et tu n'en as rien su.

Le silence se prolongea.

Cet homme qui avait été habitué à connaître chacun de ses déplacements n'avait pas su qu'elle était entrée dans la ville où il vivait et en était ressortie.

Elle termina l'appel et retourna à sa boutique.

Un client attendait.

Elle ouvrit un écrin devant lui.

La vie qu'elle avait quittée un jour avait repris son cours.

CHAPITRE 18

« Fais-moi revenir »

Lubna n'avait plus besoin de passer par des étrangers pour avoir des nouvelles d'Adel.

Depuis des années, ils se parlaient au téléphone.

Elle l'appelait ; il demandait des nouvelles des enfants ; elle l'interrogeait sur sa santé.

— Comment vas-tu, papa ?

— Bien, ma fille.

— Tu es sûr que tout va bien ?

Il riait :

— Qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ?

Elle répondait :

— Je reconnais ta voix.

• • •

Adel demeurait dans son cœur, malgré tout ce que son absence avait fait.

Elle pouvait connaître chacune de ses erreurs, et pourtant, dès qu'elle apprenait qu'il avait besoin de quelque chose, elle se mettait immédiatement en mouvement.

Puis vint la guerre.

Il n'était plus possible pour Adel de rester au Liberia.

Il se réfugia en Guinée.

Il n'y était pas allé pour s'y établir ni pour chercher une nouvelle mine.

Il était arrivé avec un seul désir : revenir au Maroc.

• • •

Lorsqu'il parla à Lubna, elle demanda :

— Tu es arrivé sain et sauf ?

— Dieu merci.

— Où es-tu maintenant ?

— En Guinée.

— Et qu'est-ce que tu comptes y faire ?

— Rien. Je ne veux pas rester ici.

Puis il ajouta :

— Je veux seulement rentrer au Maroc.

Elle demanda :

— Définitivement ?

— Oui, ma fille. Cette fois, c'est fini. J'en ai assez de l'exil.

Elle ne lui demanda pas pourquoi il avait tant tardé.

Elle dit simplement :

— De quoi as-tu besoin, maintenant ?

• • •

Il avait besoin d'argent et d'un billet.

— Si tu pouvais m'aider...

Elle l'interrompit :

— N'en dis pas plus. Laisse-moi m'en charger.

Elle termina ce qu'elle avait à faire à la boutique, puis se mit à réunir l'argent et à organiser le voyage.

Elle ne compliqua pas les choses.

Adel n'était pas allé en Guinée pour commencer une autre existence, et Lubna n'allait pas l'y laisser un jour de plus que nécessaire.

Quelques jours plus tard, elle lui téléphona :

— Prépare-toi.

— Pour quoi ?

— Pour le Maroc.

Il garda le silence.

— Tu as réservé ?

— Oui.

Sa voix se fit plus douce.

— Que Dieu te bénisse, ma fille.

— L'important, c'est que tu arrives en bonne santé.

• • •

Le jour du départ, elle l'appela de nouveau.

— Tout est prêt ?

— Tout est prêt.

— Tu as ton billet ?

— Oui.

— Et l'argent ?

— Oui.

— Tu n'as rien oublié ?

Il se tut, puis éclata de rire.

— Ma fille, que me reste-t-il donc à oublier ?

— L'essentiel, c'est que tu viennes. Le reste n'a aucune importance.

• • •

Adel arriva à l'aéroport et l'appela.

— Je suis à l'aéroport.

— Tu es entré ?

— Oui.

— Tout va bien ?

— Tout va bien.

Puis il dit :

— Je te verrai au Maroc, ma fille.

Elle sourit.

— Si Dieu le veut. Et ce sera la dernière fois que je te demanderai où tu es.

Il rit.

— D'accord.

Elle raccrocha.

Cette fois, il ne s'éloignait pas.

Il revenait.

CHAPITRE 19

Le retour

Lorsqu'Adel franchit la porte des arrivées, Lubna le vit avant qu'il ne l'aperçoive.

Un petit bagage à la main.

Un pas ralenti.

Les cheveux envahis par le blanc.

Il leva les yeux.

— Lubna.

Le mot qui lui échappa fut celui de son enfance :

— Papa.

Elle le serra dans ses bras.

L'aéroport n'était pas le lieu des reproches.

Il suffisait qu'il soit revenu.

• • •

Sur la route, il ne cessa de regarder par la fenêtre de la voiture.

— Le pays a changé, dit-il.

— Toi aussi, tu as changé.

Il sourit.

— Le temps passe, ma fille.

• • •

Adel ne sut pas rester longtemps sans travailler.

Il recommença à s'informer sur les salons.

— Un métier, ça ne s'oublie pas, dit-il à Lubna.

— Tu te sens encore capable de travailler ?

Il leva les doigts comme s'il tenait des ciseaux.

— Mes mains savent encore faire leur travail.

Il reprit effectivement du service dans plusieurs salons.

Le peigne dans une main, les ciseaux dans l'autre.

Les années lui avaient pris beaucoup de choses, mais pas la mémoire de ses gestes.

• • •

Puis il choisit de s'installer à Marrakech.

Il ne voulait plus d'un pays nouveau ni d'une chance à poursuivre derrière une frontière.

À Marrakech, il épousa une femme âgée.

Ce fut une union paisible, davantage une compagnie à une période de la vie où il n'avait plus rien à prouver à personne.

Une maison où rentrer. Une ville qui ne bougeait pas.

Pour Lubna, la simple phrase « Papa est à Marrakech » apportait un apaisement qu'elle n'avait jamais connu.

• • •

Mais elle ne voulait pas qu'il revienne au Maroc pour vivre loin de la famille qui avait grandi sans lui.

Les trois enfants de Lubna étaient désormais adultes.

Sa fille aînée était mariée et avait un garçon et une fille.

Son fils du milieu vivait de manière indépendante dans une maison proche de la sienne.

Son plus jeune fils s'était installé au Canada.

Elle réunissait Adel et les siens à l'occasion des anniversaires, des repas et des fêtes.

Un jour, elle l'appela :

— Papa, viens prendre une photo avec nous.

Il fit un geste de la main.

— Laisse les jeunes se faire photographier.

Elle rit.

— Et toi, où comptes-tu aller ? Viens donc !

Il prit place parmi eux.

Voilà l'image qu'elle avait désirée : Adel au milieu de sa famille, et non devant une mine dans un pays lointain.

• • •

Il travailla encore quelque temps dans les salons, puis lui annonça un jour :

— Je vais arrêter.

— Tu es fatigué ?

— Non.

— Alors pourquoi ?

Il répondit :

— Je ne veux plus toucher les cheveux d'une femme.

Il abandonna son métier de son plein gré.

Il laissa pousser sa barbe.

Elle blanchit, comme ses cheveux ; son visage se transforma.

Il se rapprocha de la mosquée, puis devint muezzin.

Lorsqu'il l'annonça à Lubna, elle rit, surprise :

— Toi, tu appelles à la prière maintenant ?

— Oui, moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle contempla ses cheveux et sa barbe blanche.

— Si l'Adel d'autrefois te voyait, il ne te reconnaîtrait pas.

Il passa la main sur sa barbe.

— Moi non plus, je ne suis plus cet homme.

• • •

Un jour, elle lui demanda :

— Tu penses encore au Liberia ?

— Bien sûr. J'y ai passé toute une vie.

— Et tu as des regrets ?

Il se tut un instant.

— Quand on est jeune, on croit que l'argent va tout arranger. Puis on vieillit et on comprend qu'il y a des choses qui, une fois perdues... ne se rachètent pas.

Elle ne lui demanda pas lesquelles.

Ils avaient assez d'années entre eux pour comprendre cette phrase sans explication.

CHAPITRE 20

Plus précieuse que les diamants

Le Canada n'était pas une terre inconnue pour Lubna.

Depuis que son plus jeune fils s'y était établi, elle avait pris l'habitude de lui rendre visite quand elle le pouvait : parfois une semaine, parfois quelques jours, avant de rentrer au Maroc.

Mais son voyage de 2026 fut différent.

Cette fois, elle venait pour la naissance de son petit-fils.

• • •

Elle resta entre une semaine et dix jours.

Quand l'enfant vint au monde, elle était auprès de son fils.

Elle prit le nouveau-né dans ses bras et contempla son petit visage.

— Maintenant, te voilà vraiment papa, dit-elle à son fils.

Il rit.

— Et toi, tu as un petit-enfant de plus.

Elle sourit en berçant le bébé.

— Que Dieu te le garde.

Puis elle rentra au Maroc.

• • •

Près de trois mois passèrent. Lubna ne pouvait se résoudre à ce que cet enfant n'ait pas été fêté au Maroc comme elle l'aurait voulu.

Elle aurait pu se dire qu'il était trop tard.

Mais elle avait passé une grande partie de sa vie à remettre la joie à plus tard parce qu'il y avait toujours une urgence plus

pressante : le pain, le loyer, un enfant qui avait besoin de lait, un père absent, une boutique à sauver, un mariage à supporter, une fuite à préparer.

À présent, elle ne voulait plus repousser le bonheur.

— La joie n'a pas de date limite. Fêtons-le maintenant.

• • •

Une fois sa décision prise, elle organisa une fête plus proche d'un véritable mariage marocain que d'une simple célébration de naissance.

Une réunion de famille élégante, imprégnée des traditions marocaines.

Des caftans, des broderies, de l'encens, du thé, des pâtisseries et des youyous.

On sacrifia un animal pour le nouveau-né, comme Lubna le souhaitait : que la famille l'accueille dans la joie et la bénédiction.

Les lieux se remplirent d'amis et de proches. Parmi les invités figurait un célèbre chanteur populaire marocain.

Quand il commença à chanter, les applaudissements éclatèrent et la fête emporta tout le monde.

Quelqu'un lui lança :

— Lubna, ce n'est plus une fête de naissance… c'est un mariage !

Elle rit.

— Alors, autant que ce soit une grande fête !

• • •

Un moment, elle se tint à l'écart pour regarder.

Ce qu'elle voyait n'était pas simplement une célébration pour un bébé de trois mois.

C'était aussi quelque chose pour elle.

Pour la première fois depuis bien longtemps, personne ne la poursuivait. Aucune dette ne menaçait la maison. Aucun mari ne surveillait ses gestes. Aucun avion ne risquait de partir sans elle.

Elle était simplement là, parmi ceux qu'elle aimait, en train de célébrer.

Elle comprit qu'elle n'était plus seulement cette femme qui savait survivre.

Elle avait enfin appris à se réjouir de ce qui restait et de ce qui venait.

Adel n'était pas présent ce jour-là.

Mais l'absence d'une personne ne signifiait plus que tout devait s'arrêter.

• • •

Quelques jours après la fête, Lubna accompagna un matin l'un de ses petits-enfants à l'école.

Pendant tout le trajet, il lui parla de ses camarades et de quelque chose qui s'était passé en classe.

Devant la porte, il déclara :

— C'est bon, mamie. Je peux y aller tout seul.

— Vas-y, mon chéri. Et travaille bien à l'école.

Il courut vers l'entrée, puis se retourna pour lui faire signe.

Elle resta immobile quelques secondes.

Alors une phrase ancienne lui revint, depuis un lieu très lointain en elle :

Enlève tes affaires d'école.

Elle se revit à quatorze ans.

Elle n'eut pas besoin de dérouler toute sa vie dans sa mémoire.

Cette seule image suffisait.

Elle avait quitté l'école trop tôt.

Son petit-fils, lui, y entrait maintenant l'esprit tranquille.

Elle sourit et reprit sa marche.

• • •

Son téléphone sonna.

Sur l'écran : *Papa.*

— Oui, papa ?

— Où es-tu, ma fille ?

— Je viens d'accompagner mon petit-fils à l'école.

— Que Dieu le protège.

— Amen. Et toi, où es-tu ?

Sa voix lui parvint, calme :

— À la maison.

Elle ralentit le pas.

Ce mot avait toujours un effet sur elle.

À la maison.

Pendant tant d'années, Adel avait toujours été ailleurs.

À présent, quand elle lui demandait où il était, sa réponse ne nécessitait plus le nom d'un pays.

— Je te rappelle tout à l'heure.

— D'accord, ma fille.

Et avant de raccrocher :

— Que Dieu te bénisse.

Elle remit son téléphone dans son sac et continua de marcher.

• • •

Adel avait passé sa vie à chercher des diamants.

Tout avait commencé par une pierre achetée cent dollars et revendue mille. Il avait cru que la fortune l'attendait dans la suivante.

Puis étaient venues les mines, les excavations, les années et l'absence.

Lubna, elle, était entrée dans le monde de l'or par une porte qu'elle n'avait pas choisie. Elle avait construit, perdu, puis reconstruit encore.

À la fin, ce qu'elle avait fait de plus important n'était ni une boutique ni les bijoux qu'elle avait accumulés.

C'était d'avoir empêché que ce qui lui était arrivé se répète à l'identique pour ceux qui viendraient après elle.

Ses enfants avaient étudié, grandi, fondé leurs propres foyers et eu des enfants à leur tour.

La petite fille qui avait dû quitter l'école pour aider sa famille se tenait désormais à la porte d'une école pour y déposer son petit-fils.

Adel avait consacré des années à chercher la chose la plus précieuse dans un pays lointain.

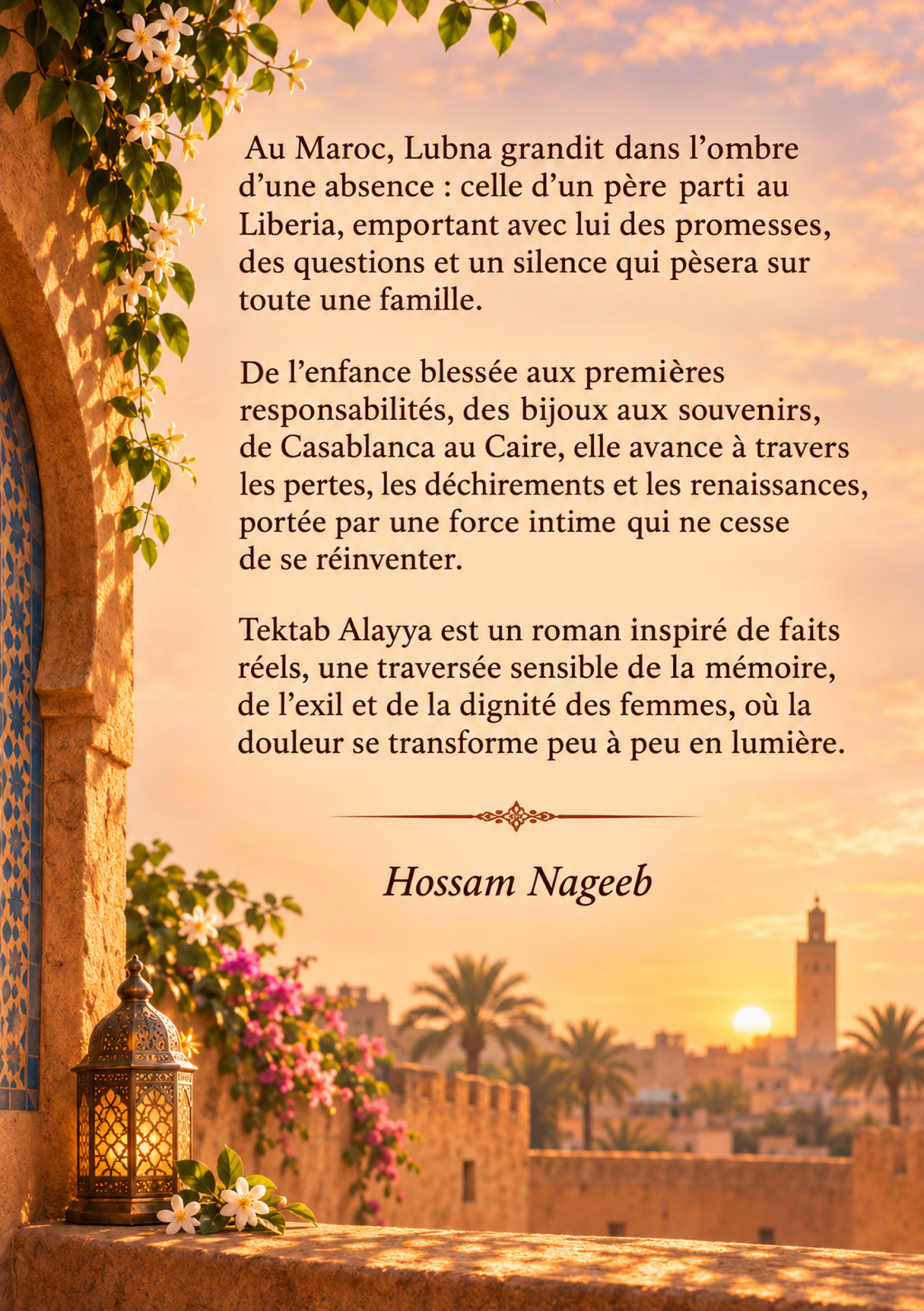
Il n'avait compris que tardivement que ce qu'il possédait de plus précieux n'était pas enfoui dans les mines du Liberia.

Il l'avait laissé derrière lui, au Maroc...

Sa fille, Lubna.

Plus précieuse que les diamants.

FIN


Au Maroc, Lubna grandit dans l'ombre d'une absence : celle d'un père parti au Liberia, emportant avec lui des promesses, des questions et un silence qui pèsera sur toute une famille.
De l'enfance blessée aux premières responsabilités, des bijoux aux souvenirs, de Casablanca au Caire, elle avance à travers les pertes, les déchirements et les renaissances, portée par une force intime qui ne cesse de se réinventer.
Tektab Alayya est un roman inspiré de faits réels, une traversée sensible de la mémoire, de l'exil et de la dignité des femmes, où la douleur se transforme peu à peu en lumière.
Hossam Nageeb